

Études littéraires africaines

GARNIER (Xavier) et RICARD (Alain), dir., *L'Effet roman. Arrivée du roman dans les langues d'Afrique*. Paris : L'Harmattan & Université Paris 13, Centre d'Étude des Nouveaux Espaces Littéraires, coll. Itinéraires et contacts de cultures, vol. 38, 2006, 311 p. – ISBN 2-296-02510-2



Catherine Mazauric

Numéro 23, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035466ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035466ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mazauric, C. (2007). Compte rendu de [GARNIER (Xavier) et RICARD (Alain), dir., *L'Effet roman. Arrivée du roman dans les langues d'Afrique*. Paris : L'Harmattan & Université Paris 13, Centre d'Étude des Nouveaux Espaces Littéraires, coll. Itinéraires et contacts de cultures, vol. 38, 2006, 311 p. – ISBN 2-296-02510-2]. *Études littéraires africaines*, (23), 75–76.
<https://doi.org/10.7202/1035466ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Littérature en langues africaines

■ GARNIER (XAVIER) ET RICARD (ALAIN), DIR., *L'EFFET ROMAN. ARRIVÉE DU ROMAN DANS LES LANGUES D'AFRIQUE*. PARIS : L'HARMATTAN & UNIVERSITÉ PARIS 13, CENTRE D'ÉTUDE DES NOUVEAUX ESPACES LITTÉRAIRES, COLL. ITINÉRAIRES ET CONTACTS DE CULTURES, VOL. 38, 2006, 311 P. - ISBN 2-296-02510-2.

Ainsi que son sous-titre l'indique, cet ouvrage collectif, issu d'un séminaire conduit sur trois ans, se propose d'inverser une perspective courante, en envisageant non pas les transformations du roman, en tant que genre constitué dans les langues européennes avant son importation en Afrique, au contact des langues et cultures africaines, mais bien ce que le roman fait à ces langues et, au-delà, ce que son "arrivée" implique pour l'économie continentale des échanges linguistiques. Ce renversement de perspective, au demeurant très fructueux ainsi qu'en témoignent la richesse et la diversité des contributions, s'inscrit dans une plus vaste ambition, celle de ne pas lire seulement les littératures écrites en langues africaines comme des objets linguistiques, mais en se posant également à leur propos des questions de littérature générale et de poétique qu'il n'y a aucune raison de cantonner au seul examen des littératures euphones. Le point focal de cette entreprise d'érudition a consisté dans l'inventaire et le passage en revue de l'ensemble des romans *princeps* (ou "pionniers") écrits dans chacune des langues où ce genre a été illustré.

L'ordre choisi pour l'organisation du volume est chronologique et fait défiler successivement quatre époques : le "moment missionnaire", avant 1914 ; le "moment colonial", que les auteurs circonscrivent dans l'entre-deux-guerres, et qui voit l'émergence des principaux idiomes véhiculaires d'Afrique, servie par la création de prix littéraires ; le "moment nationaliste", compris entre 1945 et 1970, caractérisé par la lutte pour l'affirmation culturelle en un temps où les politiques linguistiques d'État tendent bien souvent à favoriser les langues européennes ; le "moment expérimental" enfin, où des auteurs confirmés, tel Ngugi avec son œuvre en *gikuyu*, ou moins connus, comme Samba Niaré avec le premier roman *bambara*, cherchent à inventer des solutions nouvelles à travers une pratique littéraire qui s'efforce de mesurer ses enjeux linguistiques, c'est-à-dire sociaux et politiques. Le débat subsiste parfois, "à la recherche" d'un premier roman difficile à repérer et identifier. On dispose là d'une matière particulièrement dense et détaillée, quant à ces premières tentatives de contribution littéraire à l'aménagement et à la reconnaissance de quelques-unes des langues de l'Afrique : malgache (B. Rajaonesy,

C. Riffard), *xhosa* (J. Opland), *akan* (E. Eichholzer), *boulou* (M.-R. Abomo-Maurin), *igbo* (F. Ugochukwu), *haoussa* (B. Caron), *kiswahili* (S. Khamis), *gikuyu* (C. Pugliese), *kabyle* (A. Ameziane), *éwé* (S.A. Amegbleame), *luganda* (C. Glanz, F. Musoke, L. Walusimbi), *shona* (M. Vambe, F. Veit-Wild), *pulaar* (A. Mohamadou), *somali* (D. Morin), *bambara* (J. Derive), *fon* (J.-N. Vignondé), *oromo* (C. Griefenow-Mewis, T. Bitima), *wolof* enfin (G. Fall).

Une des pierres d'achoppement de l'entreprise aurait pu résider dans les difficultés de définition d'un genre aux frontières particulièrement souples et labiles, sur fond d'une pratique littéraire peinant à se doter d'un arrière-plan véritablement enraciné dans les cultures endogènes (au rebours, notent les auteurs, de ce qui peut se passer pour la poésie). C'est cependant tout l'enjeu d'une entreprise dont une roborative introduction, due aux deux co-directeurs de l'ouvrage, vient préciser tout à la fois les points d'appui et les lignes de fuite. En premier lieu, la notion d'"effet roman", empruntée à Thomas Pavel (*La Pensée du roman*. Paris : Gallimard, 2003), amène à identifier comme roman tous ceux des textes qui font prescription plus ou moins formelle au lecteur d'être reçus comme tels. Dès lors, le roman, en même temps qu'il s'invente, au contact parfois du mythe ou du proverbe, entreprend bel et bien d'inventer ses propres lecteurs, parmi les locuteurs des langues en lesquelles il s'écrit. D'autant que, genre dialogique par excellence, il se trouve porteur d'une "vision contestataire de l'ordre des choses" (p. 12) et invite ainsi le lecteur à la perplexité morale et au débat, en lui présentant et en soumettant à l'essai de ses personnages des versions diverses de l'ordre du monde.

En second lieu, le patronage de Barthes cette fois (*La Préparation du roman*. Paris : Le Seuil / IMEC, 2003) conduit à inscrire la réflexion dans une véritable "physique du roman" (p. 16), appuyée sur une analyse des conditions d'apparition et de circulation des objets-livres, et attentive à ce corps à corps avec une langue incomplètement instrumentalisée et fixée, ouvrant d'innombrables chausse-trappes sous les pas du romancier comme sous ceux de son lecteur. Aux prises avec une particulière "viscosité de la parole" (p. 17), l'écrivain, qui fait acte d'engagement par l'écriture dans une langue africaine, alors même qu'il se trouve généralement pleinement capable de créer en langue européenne, joue la carte de la standardisation, moins à des fins de réduction monologique que pour "engager la langue dans une aventure sociale" (p. 20).

Ces romans premiers, dont le plus ancien qui soit ici analysé remonte à 1904, et le plus récent à 1992, sont ainsi doublement inscrits aux carrefours de dynamiques sociales complexes : comme lieux d'épreuve pour des langues en devenir, et de questionnement sur les devenir sociaux.